

Jonathan Littell

# Les Bienveillantes

The background of the cover is a solid, vibrant red. Overlaid on this are several vertical, slightly curved stripes of a lighter, more saturated red color, creating a rhythmic, textured effect.

folio

COLLECTION FOLIO

Jonathan Littell

Les  
Bienveillantes

ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR

Gallimard

© *Jonathan Littell, 2006.*  
© *Éditions Gallimard pour la présente édition.*

Jonathan Littell est né à New York, en 1967. *Les Bienveillantes*, sa première œuvre littéraire, a été récompensé par le prix Goncourt et le Grand Prix du roman de l'Académie française 2006.



*Pour les morts*





# TOCCATA



Frères humains, laissez-moi vous raconter comment ça s'est passé. On n'est pas votre frère, rétorquez-vous, et on ne veut pas le savoir. Et c'est bien vrai qu'il s'agit d'une sombre histoire, mais édifiante aussi, un véritable conte moral, je vous l'assure. Ça risque d'être un peu long, après tout il s'est passé beaucoup de choses, mais si ça se trouve vous n'êtes pas trop pressés, avec un peu de chance vous avez le temps. Et puis ça vous concerne : vous verrez bien que ça vous concerne. Ne pensez pas que je cherche à vous convaincre de quoi que ce soit ; après tout, vos opinions vous regardent. Si je me suis résolu à écrire, après toutes ces années, c'est pour mettre les choses au point pour moi-même, pas pour vous. Longtemps, on rampe sur cette terre comme une chenille, dans l'attente du papillon splendide et diaphane que l'on porte en soi. Et puis le temps passe, la nymphose ne vient pas, on reste larve, constat affligeant, qu'en faire ? Le suicide, bien entendu, reste une option. Mais à vrai dire, le suicide me tente peu. J'y ai, cela va de soi, longuement songé ; et si je devais y avoir recours, voici comment je m'y prendrais : je placerais une grenade tout contre mon cœur et partirais dans un vif éclat de joie. Une petite grenade ronde que je

dégoupillerais avec délicatesse avant de lâcher la cuiller, en souriant au petit bruit métallique du ressort, le dernier que j'entendrais, à part les battements de mon cœur dans mes oreilles. Et puis le bonheur enfin, ou en tout cas la paix, et les murs de mon bureau décorés de lambeaux. Aux femmes de ménage de nettoyer, elles sont payées pour ça, tant pis pour elles. Mais comme je l'ai dit le suicide ne me tente pas. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, un vieux fond de morale philosophique peut-être, qui me fait dire qu'après tout on n'est pas là pour s'amuser. Pour faire quoi, alors ? Je n'en ai pas idée, pour durer, sans doute, pour tuer le temps avant qu'il ne vous tue. Et dans ce cas, comme occupation, aux heures perdues, écrire en vaut bien une autre. Non que j'aie tant d'heures que ça à perdre, je suis un homme occupé ; j'ai ce qu'on appelle une famille, un travail, des responsabilités donc, tout cela prend du temps, ça n'en laisse pas beaucoup pour raconter ses souvenirs. D'autant que des souvenirs, j'en ai, et une quantité considérable même. Je suis une véritable usine à souvenirs. J'aurai passé ma vie à me manufacturer des souvenirs, même si l'on me paye plutôt, maintenant, pour manufacturer de la dentelle. En fait, j'aurais tout aussi bien pu ne pas écrire. Après tout, ce n'est pas une obligation. Depuis la guerre, je suis resté un homme discret ; grâce à Dieu, je n'ai jamais eu besoin, comme certains de mes anciens collègues, d'écrire mes Mémoires à fin de justification, car je n'ai rien à justifier, ni dans un but lucratif, car je gagne assez bien ma vie comme ça. Une fois, j'étais en Allemagne, en voyage d'affaires, je discutais avec le directeur d'une grande maison de sous-vêtements, à qui je voulais vendre de la dentelle. Je lui avais été recommandé par d'anciens amis ; ainsi, sans poser de questions, nous savions tous les

deux à quoi nous en tenir, l'un envers l'autre. Après notre entretien, qui s'était d'ailleurs déroulé de manière fort positive, il se leva pour tirer un volume de sa bibliothèque et me l'offrit. Il s'agissait des mémoires posthumes de Hans Frank, le General-Gouverneur de Pologne ; cela s'intitulait *Face à l'échafaud*. « J'ai reçu une lettre de sa veuve, m'expliqua mon interlocuteur. Elle a fait éditer le manuscrit, qu'il a rédigé après son procès, à ses propres frais, et elle vend le livre pour subvenir aux besoins de ses enfants. Vous vous imaginez, en arriver là ? La veuve du General-Gouverneur. Je lui en ai commandé vingt exemplaires, pour les offrir. J'ai aussi proposé à tous mes chefs de départements d'en acheter un. Elle m'a écrit une émouvante lettre de remerciements. Vous l'avez connu ? » Je lui assurai que non, mais que je lirais le livre avec intérêt. En fait si, je l'avais brièvement croisé, je vous le raconterai peut-être plus tard, si j'en ai le courage ou la patience. Mais là, ça n'aurait eu aucun sens d'en parler. Le livre, d'ailleurs, était fort mauvais, confus, geignard, baigné d'une curieuse hypocrisie religieuse. Ces notes-ci seront peut-être confuses et mauvaises aussi, mais je ferai de mon mieux pour rester clair ; je peux vous assurer qu'au moins elles demeureront libres de toute contrition. Je ne regrette rien : j'ai fait mon travail, voilà tout ; quant à mes histoires de famille, que je raconterai peut-être aussi, elles ne concernent que moi ; et pour le reste, vers la fin, j'ai sans doute forcé la limite, mais là je n'étais plus tout à fait moi-même, je vacillais et d'ailleurs autour de moi le monde entier basculait, je ne fus pas le seul à perdre la tête, reconnaissez-le. Et puis, je n'écris pas pour nourrir ma veuve et mes enfants, moi, je suis tout à fait capable de subvenir à leurs besoins. Non, si j'ai enfin décidé d'écrire, c'est

bien sans doute pour passer le temps, et aussi, c'est possible, pour éclaircir un ou deux points obscurs, pour vous peut-être et pour moi-même. En outre je pense que cela me fera du bien. C'est vrai que mon humeur est plutôt terne. La constipation, sans doute. Problème navrant et douloureux, d'ailleurs nouveau pour moi ; autrefois, c'était bien le contraire. Longtemps, j'ai dû passer aux cabinets trois, quatre fois par jour ; maintenant, une fois par semaine serait un bonheur. J'en suis réduit à des lavements, procédure désagréable au possible, mais efficace. Pardonnez-moi de vous entretenir de détails aussi scabreux : j'ai bien le droit de me plaindre un peu. Et puis si vous ne supportez pas ça vous feriez mieux de vous arrêter ici. Je ne suis pas Hans Frank, moi, je n'aime pas les façons. Je veux être précis, dans la mesure de mes moyens. Malgré mes travers, et ils ont été nombreux, je suis resté de ceux qui pensent que les seules choses indispensables à la vie humaine sont l'air, le manger, le boire et l'excrétion, et la recherche de la vérité. Le reste est facultatif.

Il y a quelque temps, ma femme a ramené à la maison un chat noir, pensant sans doute me faire plaisir. Bien entendu elle ne m'avait pas demandé mon avis. Elle devait se douter que j'aurais refusé net, le fait accompli était plus sûr. Et une fois là, rien à faire, les petits-enfants pleureraient, etc. Pourtant ce chat était fort désagréable. Quand je tentais de le caresser, pour faire preuve de bonne volonté, il filait s'asseoir sur le rebord de la fenêtre et me fixait de ses yeux jaunes ; si je cherchais à le prendre dans mes bras, il me griffait. La nuit, au contraire, il venait se coucher en boule sur ma poitrine, une masse étouffante, et dans mon sommeil je rêvais que l'on m'asphyxiait sous un tas de pierres. Avec mes souvenirs, ç'a été un peu pareil. La

première fois que je me décidai à les consigner par écrit, je pris un congé. Ce fut probablement une erreur. Les choses pourtant étaient en bonne voie : j'avais acheté et lu une quantité considérable de livres sur le sujet, afin de me rafraîchir la mémoire, j'avais tracé des tables d'organisation, établi des chronologies détaillées, et ainsi de suite. Mais avec ce congé j'avais tout à coup du temps et je me mis à penser. De plus c'était l'automne, une sale pluie grise dénudait les arbres, je sombrai lentement dans l'angoisse. Je m'aperçus que penser, ce n'est pas une bonne chose.

J'aurais pu m'en douter. Mes collègues me considèrent comme un homme calme, posé, réfléchi. Calme, certes ; mais très souvent dans la journée ma tête se met à rugir, sourdement comme un four crématore. Je parle, je discute, je prends des décisions, comme tout le monde ; mais au comptoir, devant ma fine, je m'imagine qu'un homme entre avec un fusil de chasse et ouvre le feu ; au cinéma ou au théâtre, je me figure une grenade dégoupillée roulant sous les rangées de sièges ; sur la place publique, un jour de fête, je vois la déflagration d'un véhicule bourré d'explosifs, la liesse de l'après-midi transformée en carnage, le sang ruisselant entre les pavés, les paquets de chair collés aux murs ou projetés à travers les croisées pour atterrir dans la soupe dominicale, j'entends les cris, les gémissements des gens aux membres arrachés comme les pattes d'un insecte par un petit garçon curieux, l'hébétude des survivants, un silence étrange comme plaqué sur les tympanes, le début de la longue peur. Calme ? Oui, je reste calme, quoi qu'il advienne, je ne donne rien à voir, je demeure tranquille, impassible, comme les façades muettes des villes sinistrées, comme les petits vieux sur les bancs des parcs avec leurs cannes et leurs médailles, comme

les visages à fleur d'eau des noyés qu'on ne retrouve jamais. Rompre ce calme effroyable, j'en serais bien incapable, même si je le voulais. Je ne suis pas de ceux qui font un scandale pour un oui ou pour un non, je sais me tenir. Pourtant cela me pèse à moi aussi. Le pire n'est pas forcément ces images que je viens de décrire ; des fantaisies comme celles-ci m'habitent depuis longtemps, depuis mon enfance sans doute, en tout cas depuis bien avant que je ne me sois moi aussi retrouvé au cœur de l'équarri-soir. La guerre, en ce sens, n'a été qu'une confirmation, et je me suis habitué à ces petits scénarios, je les prends comme un commentaire pertinent sur la vanité des choses. Non, ce qui s'est révélé pénible, pesant, ç'a été de ne s'occuper qu'à penser. Songez-y : vous-même, à quoi pensez-vous, au cours d'une journée ? À très peu de choses, en fait. Établir une classification raisonnée de vos pensées courantes serait chose aisée : pensées pratiques ou mécaniques, planifications des gestes et du temps (exemple : mettre l'eau du café à bouillir avant de se brosser les dents, mais les tartines à griller après, parce qu'elles sont prêtes plus vite) ; préoccupations de travail ; soucis financiers ; problèmes domestiques ; rêveries sexuelles. Je vous épargnerai les détails. Au dîner, vous contemplez le visage vieillissant de votre femme, tellement moins excitante que votre maîtresse, mais autrement bien sous tous rapports, que faire, c'est la vie, donc vous parlez de la dernière crise ministérielle. En fait vous vous contre-foutez de la dernière crise ministérielle, mais de quoi d'autre parler ? Éliminez ce type de pensées, et vous conviendrez avec moi qu'il ne reste plus grand-chose. Il y a bien entendu des moments autres. Inattendu entre deux réclames pour poudre à lessiver, un tango d'avant-guerre, *Violetta* disons, et voilà que resur-



gissent le clapotis nocturne du fleuve, les lampions de la buvette, la légère odeur de sueur sur la peau d'une femme joyeuse ; à l'entrée d'un parc, le visage souriant d'un enfant vous ramène celui de votre fils, juste avant qu'il ne se mette à marcher ; dans la rue, un rayon de soleil perce les nuages et illumine les grandes feuilles, le tronc blanchâtre d'un platane : et vous songez brusquement à votre enfance, à la cour de récréation de l'école où vous jouiez à la guerre en hurlant de terreur et de bonheur. Vous venez d'avoir une pensée humaine. Mais c'est bien rare.

Or si l'on suspend le travail, les activités banales, l'agitation de tous les jours, pour se donner avec sérieux à une pensée, il en va tout autrement. Bientôt les choses remontent, en vagues lourdes et noires. La nuit, les rêves se désarticulent, se déploient, prolifèrent, et au réveil laissent une fine couche âcre et humide dans la tête, qui met longtemps à se dissoudre. Pas de malentendu : ce n'est pas de culpabilité, de remords qu'il s'agit ici. Cela aussi existe, sans doute, je ne veux pas le nier, mais je pense que les choses sont autrement complexes. Même un homme qui n'a pas fait la guerre, qui n'a pas eu à tuer, subira ce dont je parle. Reviennent les petites méchancetés, la lâcheté, la fausseté, les mesquineries dont tout homme est affligé. Peu étonnant alors que les hommes aient inventé le travail, l'alcool, les bavardages stériles. Peu étonnant que la télévision ait tant de succès. Bref, je mis vite fin à mon malencontreux congé, cela valait mieux. J'avais bien assez de temps, à l'heure du déjeuner ou le soir après le départ des secrétaires, pour griffonner.

Une brève pause pour aller vomir, et je reprends. C'est une autre de mes nombreuses petites afflictions : de temps en temps, mes repas remontent,

parfois tout de suite, parfois plus tard, sans raison, comme ça. C'est un vieux problème, ça date de la guerre, ça a commencé vers l'automne 1941 pour être précis, en Ukraine, à Kiev je pense, ou peut-être à Jitomir. J'en parlerai sans doute aussi. De toute façon, depuis le temps, j'ai l'habitude : je me brosse les dents, j'avale un petit verre d'alcool, et je reprends ce que je faisais. Revenons à mes souvenirs. Je me suis acheté plusieurs cahiers d'écolier, de grand format mais à petits carreaux, que je garde au bureau dans un tiroir fermé à clef. Avant, je crayonnais des notes sur des fiches en bristol, à petits carreaux aussi ; maintenant, j'ai décidé de reprendre tout ça d'une traite. Pour quoi faire, je ne le sais pas trop. Certainement pas pour l'édification de ma descendance. Si à l'instant même je décédais subitement, d'une crise cardiaque, disons, ou d'une embolie cérébrale, et que mes secrétaires prenaient la clef et ouvraient ce tiroir, elles auraient un choc, les pauvres, et ma femme de même : les fiches bristol suffiront amplement. Il faudra vite brûler tout ça pour éviter le scandale. Moi, ça m'est égal, je serai mort. Et en fin de compte, même si je m'adresse à vous, ce n'est pas pour vous que j'écris.

Mon bureau est un endroit agréable pour écrire, grand, sobre, tranquille. Des murs blancs, presque sans décoration, un meuble vitré pour les échantillons ; et au fond une grande baie qui donne en hauteur sur la salle des machines. Malgré un double vitrage, le cliquètement incessant des métiers Leavers emplit la pièce. Quand je veux penser, je quitte ma table de travail et vais me tenir devant la vitre, je contemple les métiers alignés à mes pieds, les mouvements sûrs et précis des tullistes, je me laisse bercer. Parfois, je descends flâner entre les machines.

La salle est sombre, les vitres crasseuses sont teintes en bleu, car la dentelle est fragile, elle craint la lumière, et cette lueur bleuâtre me repose l'esprit. J'aime me perdre un peu dans le claquetement monotone et syncopé qui domine l'espace, ce battement métallique à deux temps, obsédant. Les métiers m'impressionnent toujours. Ils sont en fonte, on les a peints en vert, et chacun pèse dix tonnes. Certains sont très vieux, cela fait bien longtemps qu'on n'en produit plus ; les pièces de rechange, je les fais faire sur commande ; on est bien passé, après la guerre, de la vapeur à l'électricité, mais on n'a pas touché aux machines elles-mêmes. Je ne m'en approche pas, pour éviter de me salir : tant de pièces mobiles doivent être constamment lubrifiées, mais l'huile, évidemment, ruinerait la dentelle, aussi on se sert de graphite, une mine de plomb broyée dont le tulliste saupoudre les organes en mouvement à l'aide d'une chaussette, comme un encensoir. La dentelle en sort noire, et elle recouvre les murs, comme le plancher, les machines, et les hommes qui les surveillent. Même si je n'y mets pas souvent la main, je connais bien ces grands engins. Les premiers métiers à tulle anglais, secret jalousement gardé, sont passés en contrebande en France au lendemain des guerres napoléoniennes grâce à des ouvriers fuyant les taxes douanières ; c'est un Lyonnais, Jacquard, qui les a modifiés pour produire de la dentelle, en y introduisant une série de cartons perforés qui déterminent le patron. Des rouleaux, en bas, alimentent l'ouvrage en fil ; au cœur du métier, cinq mille bobines, l'âme, sont serrées dans un chariot ; puis un *catch-bar* (nous gardons en français certains termes anglais) vient tenir et balancer ce chariot avec un grand clappement hypnotique, d'avant en arrière. Les fils,

guidés latéralement, par des *combs* en cuivre scellés sur du plomb, selon une chorégraphie complexe encodée par cinq ou six cents cartons Jacquard, tissent des nœuds ; un *col de cygne* remonte le peigne ; enfin apparaît la dentelle, arachnéenne, troublante sous sa couche de graphite, et qui vient lentement s'enrouler sur un tambour, fixé au sommet du Leavers.

Le travail à l'usine connaît une stricte ségrégation sexuelle : les hommes créent les motifs, percent les cartons, montent les chaînes, surveillent les métiers et gèrent les similaires qui les desservent ; leurs femmes et leurs filles, elles, aujourd'hui encore, restent *wheeleuses*, *dégraphiteuses*, *raccommodeuses*, *effileuses* et *plieuses*. Les traditions sont fortes. Les *tullistes*, ici, forment un peu une aristocratie prolétarienne. L'apprentissage est long, le travail délicat ; au siècle passé, les *tullistes* de Calais arrivaient à l'usine en calèche et en haut-de-forme, ils tutoyaient le patron. Les temps ont changé. La guerre, malgré quelques métiers employés pour l'Allemagne, a ruiné l'industrie. Il a fallu tout recommencer de zéro ; aujourd'hui, dans le Nord, il ne reste plus que quelque trois cents métiers, là où il en fonctionnait quatre mille avant la guerre. Néanmoins, lors de la reprise économique, les *tullistes* se sont offert une automobile avant bien des bourgeois. Mais mes ouvriers ne me tutoient pas. Je ne crois pas que mes ouvriers m'aiment. Ce n'est pas grave, je ne leur demande pas de m'aimer. Et puis je ne les aime pas non plus. Nous travaillons ensemble, voilà tout. Lorsqu'un employé est consciencieux et appliqué, que la dentelle qui sort de son métier demande peu de reprises, je lui accorde une prime en fin d'année ; quant à celui qui arrive au travail en retard, ou ivre,

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

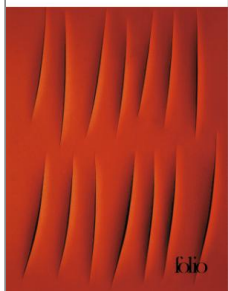
LES BIENVEILLANTES, roman, 2006. Prix Goncourt;  
Grand Prix du roman de l'Académie française (Folio n° 4685).

LE SEC ET L'HUMIDE, coll. « L'Arbalète », 2008.

*Aux Éditions Fata Morgana*

ÉTUDES, 2007.

Jonathan Littell  
Les Bienveillantes



# Les Bienveillantes

## Jonathan Littell

Cette édition électronique du livre  
*Les Bienveillantes* de Jonathan Littell  
a été réalisée le 29 juillet 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070350896 - Numéro d'édition : 182075).

Code Sodis : N51384 - ISBN : 9782072462061.